

Il y avait loin, on le voit, de cet îlot de la Crique-Noire, aux riches établissements créés sur les deux rives du fleuve. L'existence même n'y eût point été assurée pour Texar ni pour ses compagnons, gens peu difficiles cependant. Quelques animaux domestiques, une demi-douzaine d'acres, plantés de patates, d'ignames, de concombres, une vingtaine d'arbres à fruits, presque à l'état sauvage, c'était tout, sans compter la chasse dans les forêts voisines et la pêche sur les étangs de la lagune, dont le produit ne pouvait manquer en aucune saison. Mais sans doute, les hôtes de la Crique-Noire possédaient d'autres ressources, dont Texar et Squambô avaient seuls le secret.

Quant à la sécurité du blockhaus, n'était-elle pas assurée par sa situation même, au centre de cet inaccessible repaire ? D'ailleurs, qui eût cherché à l'attaquer, et pourquoi ? En tout cas, toute approche suspecte eût été immédiatement signalée par les aboiements des chiens de l'ilot, deux de ces limiers féroces, importés des Caraïbes, qui furent autrefois employés par les Espagnols à la chasse des nègres.

Voilà ce qu'était la demeure de Texar, et digne de lui. Voici maintenant ce qu'était l'homme.

Texar avait alors trente-cinq ans. Il était de taille moyenne, d'une constitution vigoureuse, trempée dans cette vie de grand air et d'aventures, qui avait toujours été la sienne. Espagnol de naissance, il ne démentait pas son origine. Sa chevelure était noire et rude, ses sourcils épais, ses yeux verdâtres, sa bouche large, avec des lèvres minces et rentrées, comme si elle eût été faite d'un coup de sabre, son nez court, percé de narine de fauve. Toute sa physionomie indiquait l'homme astucieux et violent. Autrefois, il portait sa barbe entière ; mais, depuis deux ans, après qu'elle eût été à demi brûlée d'un coup de feu dans on ne sait quelle affaire, il l'avait rasée, et la dureté de ses traits n'en était que plus apparente.

Une douzaine d'années avant, cet aventurier était venu se fixer en Floride, et dans ce blockhaus abandonné, dont personne ne songeait à lui disputer la possession. D'où venait-il ? on l'ignorait et il ne le disait point. Quelle avait été son existence antérieure ? on ne le savait davantage. On prétendait, — et c'était vrai, — qu'il avait fait le métier de négrier et vendu des cargaisons de noirs dans les ports de la Géorgie et des Carolines. S'était-il enrichi à cet odieux trafic ? Il n'y paraissait guère. En somme, il ne jouissait d'aucune es-



time, même dans un pays où ne manquent cependant point les gens de sorte.

Néanmoins, si Texar était fort connu, bien que ce ne fût pas à son avantage, cela ne l'empêchait pas d'exercer une réelle influence dans le comté, et particulièrement à Jacksonville. Il est vrai, c'était sur la partie la moins recommandable de la population du chef-lieu. Il y allait souvent pour des affaires, dont il ne parlait pas. Il s'y était fait un grand nombre d'amis parmi les petits blancs et les plus détestables sujets de la ville.

On l'a bien vu, lorsqu'il était revenu de Saint-Augustine en compagnie d'une demi-douzaine d'individus d'allure équivoque. Son influence s'étendait aussi jusque chez certains colons du Saint-John. Il les visitait quelquefois, et, si on ne lui rendait pas ses visites, puisque personne ne connaissait sa retraite de la Crique-Noire, il avait accès dans certaines plantations des deux rives. La chasse était un prétexte naturel à ces relations, qui s'établissent entre gens de mêmes mœurs et mêmes goûts.

D'autre part, cette influence s'était encore accrue depuis quelques années, grâce aux opinions dont Texar avait voulu se faire le plus ardent défenseur. A peine la question de l'esclavage avait-elle amené la scission entre les deux moitiés des Etats-Unis, que l'Espagnol s'était posé comme le plus opiniâtre, le plus résolu des esclavagistes.

A l'entendre, aucun intérêt ne pouvait le guider, puisqu'il ne possédait qu'une demi-douzaine de noirs. C'était le principe même qu'il prétendait défendre. Par quels moyens ? En faisant appel aux plus execrables passions, en excitant la cupidité de la populace, en la poussant au pillage, à l'incendie, même au meurtre, contre les habitants ou colons qui partageaient les idées du Nord.

Et maintenant ce dangereux aventurier ne tendait à rien moins qu'à ren-